

Une bien mauvaise réédition du *Livre d'or* de Bayonne

L'édition "Bidache" du cartulaire de la cathédrale de Bayonne, connu depuis précisément cette édition par son nom de *Livre d'or*, en traduction latine et dans celle dont il est question ici par sa version latine *Liber aureus*, après un siècle d'existence, publiée à Pau en 1906 sous le titre complet de *Le Livre d'or de Bayonne, Textes latins et gascons du Xe au XIVe siècle*, était devenue introuvable. L'abbé J. Bidache était décédé à Pau en 1906 laissant son travail sur le cartulaire inachevé, comme le rappelle dans la *Notice sur l'abbé Bidache* qui sert de Préface à l'ouvrage, le futur chanoine V. Dubarat qui le termina et l'édita, signant alors le texte comme "Aumônier du Lycée de Pau", lui-même auteur, entre autres ouvrages, et en compagnie de J.-B. Daranatz, des très monumentales *Recherches sur la ville et sur l'église de Bayonne* (Bayonne-Pau 1930), auxquelles, soit dit en anticipant, l'auteur de la nouvelle édition aurait eu tout intérêt à se référer davantage.

L'édition Bidache contenait d'abord, et après la *Notice* signalée de V. Dubarat, sous le titre d'*Avertissement* un descriptif du recueil et de ses principaux aspects (p. I-XL), et en particulier de la langue dans les textes gascons: V. Dubarat signalait l'intérêt de Bidache pour les questions linguistiques et en particulier pour le basque, bien que, comme on sait, aucun texte en basque n'apparaisse dans la documentation officielle des époques médiévales, sauf, et c'est évidemment les cas dans le cartulaire, une importante collection onomastique (noms de personnes et surtout noms de lieux) de tout premier intérêt. Suivaient les *Sommaires des pièces* (pages C à L), résumés plus ou moins brefs parfois additionnés de commentaires pour chacune des pièces ou actes du recueil, puis les textes complets originaux des 96 pièces et des 3 *Adjonctions au Livre d'Or* (p.1 à 282), enfin les annexes dus au travail personnel des auteurs sur ces pièces, avec successivement un *Glossaire* (p. 285-302) des seuls mots gascons avec leur traduction française, une *Table alphabétique des noms propres* (p. 305-388) due comme l'indique l'*Avant-propos* à "P. Yturbide avocat bayonnais", contenant diverses précisions et (pour les lieux) localisations (lesquelles, aujourd'hui que l'histoire régionale ancienne est mieux connue, demanderaient divers ajustements et compléments, en quoi la nouvelle édition, comme on le verra, reste aussi parfaitement insuffisante), enfin une série d'observations et corrections sur le travail de Bidache sous le titre *Errata* (p. 389-416).

L'importance du travail effectué par Bidache et ses continuateurs a beau avoir été considérable, et être un point de départ extrêmement précieux pour toute étude exhaustive ultérieure d'un recueil aussi indispensable à la connaissance de notre région, non seulement pour son histoire ecclésiastique et religieuse, mais aussi et tout autant, davantage même aux yeux du lecteur moderne très démuné de

documentation régionale au-delà du XIII^e siècle, pour l'histoire humaine et sociale, comme le sont tous les cartulaires médiévaux des cathédrales et monastères, il ne comporte pas de traduction intégrale des textes en français.

I

Cette traduction attendue désormais par tout lecteur, on la cherchera en vain aussi dans la nouvelle édition due à Colette Moron: *Le Liber Aureus du chapitre Cathédral* (sic pour la majuscule au qualificatif) *de Bayonne*, Editions des Ecrivains, Paris rue Saint-Honoré 2001. En plus des textes du recueil, précédés ici d'un bref résumé, peu soigneux en particulier pour l'onomastique, et de rares notes en bas de page, textes numérotés de 1 à 142 (p. 63-187), puis des listes de censitaires bayonnais (listes du XIII^e siècle) groupées ici à part sous le titre de *Censier* (p. 189-235), le livre propose au début un court *Avant-propos* portant sur les conditions ayant mené l'auteur à étudier le recueil après Bidache et Dubarat (écrit ici avec un *r* de trop: "Dubarrat"), remerciant les archivistes de Pau où se trouve le manuscrit original (il serait évidemment mieux à sa place à Bayonne), et aussi "Monsieur Jean-Loup Lemaître" pour sa direction de travail "avec le sérieux et l'exigence que ses élèves connaissent" (p.8): caution scientifique bien imprudemment avancée au vu du résultat. Un cahier de *Planches et cartes* reproduites en noir et blanc (p. 9-17), quoique d'écriture bien minuscule, est certainement bien venu. Il est suivi d'un chapitre de *Sources et bibliographie* (p. 18-23). Une telle bibliographie ne saurait être exhaustive; on observera pourtant, entre autres déficits (rien en particulier sur les travaux les plus récents en onomastique régionale) sur l'histoire ancienne de l'évêché bayonnais, qui couvrirait presque exclusivement des terres de langue basque y compris une partie de la Navarre péninsulaire (Bastan, Lérin) et du Guipuscoa, que l'ouvrage fondamental sur l'histoire de l'évêché bayonnais de Dubarat et Daranatz déjà cité est nommé seulement à propos des écrits de Veillet du XVII^e siècle (p. 23 et plus loin p. 35) qu'ils reproduisent au premier tome. D'autres parties, notamment les lettres capitales de Camille Jullian sur la création de cet évêché séparé (comme Oloron, Lescar et Aire) selon lui autour de l'an 500 du gigantesque évêché primitif des "Eaux tarbelliques" ou "Dax", exigent toujours de ne pas être ignorées de quiconque s'intéresse à ces questions. La liste des ouvrages porte du reste surtout sur des textes ou des auteurs du domaine béarnais: on a ainsi Marca (p.22) pour le Béarn, mais pas la *Notitia* d'Oyhénart qui le précède pourtant (lequel n'est cité qu'en note p. 64 et écrit "Oihenard", avec une "suffixation à la française" comique pour qui sait apprécier), ni les travaux récents des historiens sur la Gascogne médiévale. Ceci ne manquera pas d'avoir des conséquences dans les références historiques de l'ouvrage.

L'*Introduction* porte d'abord (*Chapitre I. L'évêché de Bayonne* p.25-45) sur la ville de Bayonne, ses rues, ses évêques médiévaux avec une très brève notice pour

chacun, ce qui est incontestablement utile néanmoins, même si la question de "l'évêché de Gascogne" et de sa (re)division en évêchés particuliers au milieu du XIe siècle à la fin du principat gascon n'est pas éclairée (on en trouvera des échos dans le cartulaire de Dax dont la publication est imminente). L'écriture ancienne des noms des évêques est sans doute aléatoire, mais sous "Racha" (qui n'est pas à chuintante) il fait lire le nom de l'évêque de Bazas et "de Gascogne" Raca (p. 35), ceci anticipant sur le sujet de la transcription onomastique qui est, pour le dire simplement, des plus fantaisistes tout au long de l'ouvrage. Pour Sans dit "de Haïtce" (si c'est comme il est dit la maison noble d'Ustaritz, la transcription française exige un tréma; on le trouve aussi dans les résumés, on ne sait pourquoi, écrit "Haites": p. 152, 154), il s'agit sans doute comme l'indiquent les graphies de loin majoritaires citées p. 41-42 (*haxa, hacha, haxe, hacher, hasche, hach*) d'Ahaxe en Cize et de son château (dont on voit encore la motte, la basse-cour et le donjon en ruine), famille seigneuriale cizaine de première importance alliée dès le XIe siècle aux comtes de Biscaye; mais l'auteur ici a suivi simplement l'édition Bidache (p. 339) sans se poser la question des seigneuries locales ni celle de la forme des noms (*haïtce* *ibid.*), il est vrai difficiles parfois à démêler sous les variantes de même étymologie très vraisemblable que sont "Ahaxe" en Cize, "Ahaïce" en Ossès, "Haïtz" à Ustaritz, entre autres. A propos de Dominique de Manx ("Mangs" en graphie ancienne: p. 42) son testament de 1305 fait à Ossès où il est mort est assez connu pour ne pas l'ignorer et donner par là une date sûre à la fin de son épiscopat. Viennent ensuite, très brièvement, la société (sous le titre très apologétique de "La vie du peuple de Dieu") et un catalogue de "redevances, poids et monnaies", où cependant le "morlan" (p. 45) est dit "propre au Béarn" (béarno-centrisme?), alors que, frappé certes à Morlaàs, il a servi longtemps bien au-delà, dans tout le royaume de Navarre et en Gascogne.

Le chapitre II (*Le Manuscrit*: sic encore, si la grande initiale se comprend comme une majuscule) décrit le recueil avec précision pour ses traits physiques et énumère le contenu en actes chronologiquement datés (p. 52-57) et non datés (57-58), et s'achève par des *Règles suivies pour l'édition* (p. 58-59). La fameuse "charte d'Arsius" qui ouvre le recueil, d'authenticité naguère très discutée mais dont on s'accorde aujourd'hui à penser que son contenu (la délimitation des territoires de l'évêché: Labourd, Basse-Navarre, Haute-Navarre et Guipuscoa) est exact, a été, depuis son original perdu, diversement recopiée et même sans doute authentifiée par des références approximatives aux princes régnants vers 980. Mais de là à la mettre en doute, parce que "Hugues Capet n'a jamais été roi de cette région, qui était alors en possession des rois de Navarre" (p. 61), il y a un pas, celui de l'ignorance ou de la connaissance de l'histoire régionale. Car le Labourd et Bayonne ont toujours fait partie du comté-duché de Gascogne (vers 1032, mais seulement

alors, Sanche le Grand de Navarre a pu, comme neveu et possible héritier du comte de Gascogne, s'en dire maître, avant que la succession soit effectivement établie), lequel faisait incontestablement, et même si le duc ne rendait pas l'hommage, partie du royaume des Francs ou de France. Cette bévue historique trouve son complément à la page 65 note 4, toujours à propos des souverains régnant vers 980 cités dans la charte d'Arsius Raca, et de l'expression finale *imperante duce Gasconi Wilelmo Sancio*:

"4. D'après cette charte, Guillaume Sanche commanderait en gascogne à titre de duc. C'est pour Bladé, *op. cit.* p. 75, une absurdité. La mention de ce personnage ne pourrait s'expliquer que si l'évêché de Labourd avait été compris dans son fief, ce qui n'est pas le cas."

Les médiévistes diront si "fief" est ici approprié: mais peut-on encore se référer au seul Bladé pour appuyer les commentaires historiques sur notre région, et ignorer les travaux qui l'on suivi et souvent contredit sur ce point comme sur d'autres? Car évidemment Guillaume Sanche "régnait" en effet comme duc sur la Gascogne, même s'il était par ailleurs souvent à la cour de son neveu le roi de Navarre, où son nom apparaît toujours en premier après les membres de la famille royale dans les chartes navarraises. D'autres allusions signalent une méconnaissance profonde de l'histoire régionale. On lit par exemple ceci à propos de Bardos: "*Cant. de Bidaches* (sic), *baronnie alors* (sic) *relevant du duché de Grammont*" (p. 263), alors que le "canton" moderne a fait fi, ici comme ailleurs, de toute ancienneté historique, mêlant Basse-Navarre "gramontaine" (Bidache) et Labourd (Bardos), et que le "duché" est une création du ... XVIIe siècle!

Le corps de l'ouvrage est *l' Edition* (p. 63-235), qui contient les textes transcrits de l'original précédés de références documentaires et à la version de Bidache, d'un bref résumé, et accompagnés de quelques notes, mais, comme on l'a dit, sans la traduction attendue. Si l'on en juge par la comparaison de deux photocopies du texte original latin avec le texte imprimé, on se rend compte que la transcription, tout en laissant l'ensemble compréhensible, n'est pas très soignée pour le détail: dans la bulle du pape Pascal de 1106 (p. 66-67) *fiat* est rendu par "fait", *n(ostr)i ih(es)u xr(ist)i* par "nostri Jesus Christi", *districtu(m)* par "districum"; dans celle de Célestin III (p. 134-137) *adipisci* par "adispici", et pour la liste des églises locales dont les revenus appartiennent à la cathédrale l'expression *Eccl(es)ia(m) de Bassessarri* ("l'église de Bassussarry") est omise, et remplacée par "*ecclesiam de Majer*" (pour *Eccl(es)ia(m) de Maier* "l'église de Maya": dans l'index final p. 203 "Espagne, Maya, ville du Basta - sic - en Navarre") qui vient dans le texte après celle de Saint-Jean-de-Luz *s(an)c(t)i Joh(ann)is de Lujs*. La transcription rigoureusement exacte des textes médiévaux originaux (ou autres) est désormais de règle dans tout travail répondant à des critères vraiment scientifiques, certes en lettres modernes (mais en mettant *u* et

non *v*, *i* ou *j* selon le texte etc.), mais en conservant les majuscules et minuscules de l'original, et en développant les signes abrégatifs entre parenthèses. C'est un souci qui n'a pas effleuré l'esprit de l'auteur.

II

Dans les résumés en français, très sommaires, on est surpris de voir les noms de lieux et de personnes soit repris du texte sans leur forme actuelle officielle qui serait de règle dans toute traduction (même si l'on ne va pas jusqu'à mettre aussi la forme usuelle basque quand il y a lieu, qui serait pourtant parfois utile pour éviter les confusions), soit transposés de manière approximative et fantaisiste.

1) Pour les noms de lieux:

"Orcuit" (p.73) pour "Urcuit" (le texte dit *orkeien*, et le suivant p.75 *orqueien* reproduit lui tel quel, le tout comportant une grossière erreur d'identification: voir plus loin la localisation), "Bidezou" (p. 76) pour "Bidache" (là le basque "Bidaxun" tel quel depuis le XIIe siècle au moins est utile à l'identification), en revanche "Ardangos" (ibidem: c'est la prononciation basque à peu près, le texte ayant *ardengos*);

Lahonce ainsi connu depuis longtemps en version officielle devient (et se romanise aussi avec son article) "La Honce" en deux mots, alors que le texte le donne en un seul et avec la fausse "relatinisation" typique du *h* en *f* *Lefonce* (p. 93);

la forme latinisée *formatellum* (p. 81) devient "Romatel" (ibid.) mais sa version phonétique gasconne *formated* (comme la latin *valle* fait le gascon "bad") "Formatelle" (p. 97);

en une métamorphose inexplicable (sauf par identification sur place avec un nom moderne manifestement différent) *larungoriz* (p. 95: c'est évidemment une transcription approximative de "larrungorritz", soit "lieu de lande rouge" littéralement) devient un médiocrement basque et déterminé "Laruntaldéa" (qui serait "du côté de La Rhune"? "Larruntaldea"?) à Ahetze;

Bortebizcanz (p. 99) reste tel quel, alors que le premier élément est la forme locale du prénom "Fort" très courant, et le second un nom de maison bien identifié; de même *Ferismendi* (p. 100);

on doit chercher pourquoi *Blanc de Bilenave* (p. 101-102) devient dans le résumé "Blanc de Bassussarry": c'est qu'un autre texte (p. 92) donnait Bassussarry comme *bilenave* "ville neuve" c'est-à-dire "nouvellement peuplée"; mais toutes les (maisons dites) "ville neuves" du Pays basque, "Iriberry", ne sont pas à Bassussarry, très loin de là; et même celle dont il est question ici, avec *Feribarren* pour "Hiribarren", est très vraisemblablement en Ossès comme celle de plusieurs autres donataires ou vendeurs (*Harizmendi*, *Bizkaintz*, *Zuhartzu*) de ce même groupe de textes;

Lisague reste tel quel (p. 124) alors que sa forme romanisée (gasconne avant d'être française) est depuis très longtemps "Lissague", du basque "Elizaga";

sans allonger la liste de ces fantaisies trop nombreuses, on citera encore la graphie "Héroritz" (p. 123) alors que le texte donne *farauriz* qui se transcrit normalement partout "Hérauritz" qui est sa forme pleine et ancienne; le "vicomte de *Baigur*" (p. 171) devrait être, pour quiconque connaît tant soit peu la région - mais ne serait-ce pas une exigence première et élémentaire pour tout travail à prétention scientifique sur l'histoire et les textes régionaux? - le vicomte de Baïgorry; le nom de la vallée d'Arbéroue est écrit avec persistance "Arberone" (p. 253) avec "Ayhere" (sic); la forme médiévale *archangos* n'est pas identifiée au moderne "Arcangues" (ibid.) etc. etc.

2) Pour les noms de personnes, si l'on ne conserve pas le nom sous sa forme originelle y compris latine (Arsius p. 63), il est de bon usage aussi d'unifier les variantes des mêmes noms en les "francisant" si l'on peut: mais *fortunum* doit rester "Fortun" et non "Fortin" (p. 68), et *lupus* (ibid.) gardé sous sa forme latine (ou ailleurs romane: Lob, Lop etc.) devrait être "Loup" dans une transcription tant soit peu cohérente, tant ces noms sont par ailleurs connus;

un nom aussi connu sous sa forme française que Sanche, et si fréquent dans toute la région jusqu'à la fin du Moyen Age, apparaît dans les résumés en français sous des formes aussi diverses que "Sanz" (p. 68), "Santius" (p. 70), "Sanche" (p. 86), "Sentius" (p. 87); on a côte à côte "Raimond" (p. 80) et "Raymond" (p. 81);

l'évêque de Lectoure *vibianum lectorensem episcopos* est régulièrement "Vivien" (p. 97), mais *bibianum* (p. 88) était transcrit "Bibiane" (p. 87).

Tant de désinvolture graphique laisse ébahi. De l'onomastique elle s'étend d'ailleurs à l'orthographe courante: on lit ainsi "Frédérique 1er Barberousse" pour le masculin usuel "Frédéric". Inattention ou coquille d'impression peut-être, mais *l'arciut* (ou *arcieut* dans les textes français) "taxe de réception" devient "arcuit" (p.91).

Les approximations touchent les faits eux-mêmes et la simple compréhension du texte: lorsque le latin *miles*, qui nomme aux XII-XIIIe siècles le noble dont la première fonction est guerrière, et correspond à peu près au moderne "noble" se voit traduit par "soldat" (p. 158), ce qui est pour le moins un gros contre-sens pour la société médiévale, et ne laisse pas regretter, finalement, qu'il n'y ait pas de traduction au lieu (ou en plus) de ces résumés déjà si fautifs; ou quand l'église paroissiale de Saint-Jean-de-Luz se voit, par inattention, promue "cathédrale" en même temps que Bayonne (p. 129-130): "Anerius de Uhart se donne à la cathédrale de Bayonne et à celle de Saint-Jean-de-Luz" (mauvaise paraphrase du texte transcrit: *dedi et obtuli me Deo et beate Marie Baione et Sancti johanni de Luy*). La bulle du pape

Célestin III de 1194 ne “fixe” pas (p. 153) les limites du diocèse bayonnais, déjà connues depuis la charte d’Arsius citée et celle de la “restauration” de l’église bayonnaise par l’évêque Raymond dit “le Jeune” (p. 69-70) au milieu du XI^e siècle (vers 1057), et encore la bulle de Pascal (1106), il faudrait dire qu’elle les “rappelle”.

III

Le repérage des lieux, qui était déjà assez déficitaire et imprécis dans les éditions anciennes des cartulaires, ce qui peut se comprendre, ne s’est pas amélioré dans cette édition moderne, loin de là. Après un glossaire intitulé ici *Table des principaux termes techniques* (p. 237-246), contenant mots latins et romans, ces derniers en italiques et avec traduction française, ce qui n’est pas la cas, sauf rares exceptions, des mots latins ajoutés à la liste de Bidache, l’ouvrage s’achève par une *Table des noms de personnes et de lieux* ce qui est un titre un peu meilleur que celui de *noms propres* dans l’édition Bidache. Mais tout ouvrage de ce genre devrait avoir désormais deux Index alphabétiques distincts: celui des anthroponymes (noms de personnes comportant, pour le dire en termes modernes, prénoms et surnoms) et celui des toponymes (noms de lieux). Elle illustre on ne peut mieux les insuffisances criantes de l’ouvrage: non report de tous les noms cités dans les textes auxquels cette “table” est censée renvoyer, non localisation de nombre de toponymes cités, en particulier pour les noms de maisons, notion essentielle dans nos régions mais dont on se demande si l’auteur en a une idée un peu précise (l’introduction dit seulement “dénominations de propriétés, châteaux, moulins, carrières”: p. 47).

Il serait trop long de lister ici tous les lieux non localisés ou non reconnus: par exemple “*Sance*” pour “*la dîme de Sance*” (p. 22) n’est pas reporté dans la “table” finale ni, à plus forte raison, identifié à Azantza, la principale maison noble de Cambo et la plus souvent citée au Moyen Age. Les noms des maisons médiévales d’Armendaritz sont depuis assez longtemps connues et au moins depuis les travaux d’Eugène Goyeneche (cité pourtant en bibliographie p. 22): mais on cherchera en vain dans la *Table* et au lieu alphabétique où ils devraient être dans tout index onomastique tant soit peu sérieux tous ceux qui sont cités dans le texte n° 156 de 1256 (p. 145) et bien identifiés depuis longtemps, successivement “Agerre, Nagila, (H)iriarte”; il n’y a que “*Baracheart*” (pour “*Baratz(e)arte*” en forme pleine) à la p. 263, mais sans aucune localisation, et “*Albinozidz*” (cacographie pour “*Albinoritz*”) à la p. 251 (que Bidache n’avait pu localiser, ce qui est tout compte fait bien préférable à une mauvaise localisation!), mais celle-ci est localisée à “*St. Pierre d’Irube*” (sic) et transcrite “*Alminorits*”. On pourra vérifier les mêmes lacunes et bévues pour les maisons tout aussi connues de Hasparren, Ustaritz, Villefranque, Ossès etc.

Les erreurs de localisation sont proprement confondantes, avec trop de noms renvoyés fort loin (Gironde, Béarn, Bigorre) de l’horizon bayonnais dans

l'ignorance des noms régionaux, comme on le verra encore par ces quelques exemples de la *Table*:

“Amor” qui est pour “Amou”: “*chemin, le chemin d’amour, cant. de Thèze à Claracq*” (p. 251); “*Baster... villa disparue*” (p. 263) alors que c’est le nom basque ancien de Villefranque; “*Beios*” identifié avec Béguios (p. 264), qui est de plus de l’évêché dacquois, alors que c’est une maison noble de Villefranque (devenue “*Miotz*”); *Chiberri* du texte n° 119 référant à la dame de Bardos en Labourd est listé et expliqué dans la *Table* (p. 268) “*Chiberie, 119 (Pyrén.-Atlant.) Chiberry, fief, com. d’Espide*” (sic) alors qu’il faudrait au moins l’écrire en tradition romane “*Etcheberry*” (basque “*Etxeberri*”) et noter qu’il existe, avant d’aller plus loin (mais où est Espide??), et entre cent autres en Pays basque, une maison de ce nom à ... Bardos; on lit à la même page “*la commune de Suhescou*” (sic), et un “*Clermont*” renvoyé “*peut-être en Gironde*” alors que c’est sans doute la paroisse des Landes qui fit partie des domaines d’Albret; c’est seulement pour compléter l’une des innombrables citations du prénom Garcia ou Garcie (p. 275) qu’est citée sa “*seigneurie*”, c’est-à-dire sa maison, “*seiner de Fitçeaminhos*”, à savoir la maison “*Ihitze*” au quartier de “*Minhos*” de Hasparren, comme le disait cette fois beaucoup mieux l’édition Bidache: “*maison à Hasparren*” (p. 354); Garro est certes à Gréciette (p. 276) aujourd’hui quartier de Mendionde, mais les deux noms sont depuis toujours (sauf sans doute dans leur très lointaine base étymologique *garr-*, mais ce n’est pas le propos de l’ouvrage) distincts, et le résumé du texte n° 116 (qui, comme beaucoup d’autres, n’est même pas cité sous ce nom dans la *Table*) parlant de la même maison traduisait “*W. A. de Garro milite*” par “*W. A. de Gréciette soldat*” (p. 158: pour le “*soldat*” voir plus haut); “*Juncars*” maison noble importante d’Ustaritz toujours citée, ce qui est non unique mais très exceptionnel, sous son nom roman, est dite “*sans doute une demeure d’Ustaritz*” (p. 285), ce qu’elle est “*sans aucun doute*” comme l’avait bien noté Bidache (p. 343), et ce qui montre que la nouvelle édition est à bien des égards essentiels une pure et simple régression par rapport à l’ancienne; à la même page et au sujet du texte n° 118 (p. 160) la clarté du texte (“*W.S. de Labadie de Jathsu*”) n’a pas suffi, et l’on découvre (p. 285) que “*l’abbadie*” de Jatxou a été carrément délocalisée vers une autre, dont l’auteur avait sans doute entendu parler davantage, celle d’Ithorrotz en Soule et dans l’évêché d’Oloron: “*l’Abadie f(ief) com. d’Ithorots-Olhaïby*” (p. 285); pour la (ou les) maison(s) dite(s) en formule officielle romane “*La lane*” (basque “*Larrea*” encore ainsi dans l’usage) est citée seulement celle d’Ispoure en Cize (p. 287: “*Lalanne, com. d’Ispoure*”) quand il s’agit le plus souvent vu les lieux cités de celles d’Ustaritz ou de Cambo (Bidache n’en localisait qu’une à Saint-André-de-Seignanx, p. 345); le nom du pays de Mixe semble, à la différence de Bidache (p. 357), inconnu de l’auteur et renvoie ici à “*Mixia, h(ameau)*,”

com. de Bidache"; comme Beios/Miotz (ci-dessus), Urcuit en Labourd et Orcoyen (en Navarre, Cendea de Olza) sont carrément confondus à la p. 295: "*Orcuit, Orqueien, 9, 13, 76, 967 (Pyrén.-Atlant. Urcuit etc.)*"; pourtant le fait que l'évêque de Pampelune ait dû approuver ("*laudo et concedo*") le don fait à Bayonne par "Fort Aner d'Orqueien et dame Auria sa femme" (traduction de la p. 73) aurait dû mettre la puce à l'oreille d'un commentateur de cartulaire nécessairement informé des faits d'église, car l'auteur suit ici l'erreur de Bidache-Yturbide (p. 363)! "Paguasu" est localisé "*près de Bayonne*" (p. 300) alors que c'est à Saint-Jean-de-Luz; pas de localisation précise pour "Saut" à la p. 311 ("*plusieurs lieux selon que l'on est à Saux ou Saut; fief*"), alors qu'il s'agit en général de la maison de Hasparren dont un héritier reçut même un jour la vicomté de Labourd finissante; la référence exacte apparaît à la p. 310 "*maison à Hasparren*", mais sous la forme "*Salt*"; et quant au "Saut" référé au texte n° 111 (en réalité n° 112, p. 154-155), qui est évidemment de la même famille et maison noble labourdine (à la rigueur de l'homonyme de Cibits en Oztibar), il est renvoyé à ... "*Etsaut commune de Bedous*"! La maison noble Sorhoeta de Jaxou est ignorée et renvoyée à celle d'Isturitz (p. 312). Dans *Urigo* n° 108 (et non 107) au *Censier* (p. 193: *En W. V. d'Urigo*) il est proposé de lire *Urdo*s lequel est identifié ainsi: *Urdo*s, *cant. d'Oloron-Sainte-Marie* (p. 314), alors que c'est sans doute une altération d'Urcos "*selon Bidache op. cit. p. 385, maison à Anglet*" fort bien identifié cette fois à la même page, dans l'ignorance parfaite qu'il y a aussi au moins deux "Urdo" médiévaux sur le territoire même (Baïgorry, Ossès) de l'évêché bayonnais.

Et pour finir cette trop longue série de bévues, mais celle-ci reprise encore "les yeux fermés" de Bidache-Yturbide (p. 385-386): *Ursaxia*, cacographie de la charte d'Arsius identifiée depuis longtemps avec le nom de la vallée d'Ossès (ancien "Urzaiz", basque actuel "Orzaiz"), est rapporté au nom du mont "*Urzouya, Ursouya*", mais pourtant glosé ainsi: "*vallée, arrond. de Mauléon*" (p. 314), ce qui indiquerait "Ossès", d'autant plus qu'a été effacé le non-sens qu'ajoutait Bidache (p. 386) "*ou des Aldudes*", "vallée" en effet, mais inhabitée et où l'évêque ne pouvait, jusqu'au XVIIe siècle au moins, rien percevoir.

On sait aujourd'hui comment doivent être présentés, transcrits, traduits, analysés, complétés pas un appareil scientifiquement rigoureux de notes explicatives, glossaires si besoin, index onomastiques, ces recueils on ne peut plus précieux pour l'histoire régionale, et par leur addition, l'histoire générale européenne que sont les cartulaires médiévaux. Cette histoire n'est pas seulement celle de l'église et des institutions et établissements religieux. Elle porte aussi sur toute la société du temps, sur laquelle, aux époques médiévales les plus anciennes de nos régions et de bien d'autres, elle apporte une information qui ne se trouve pas ou peu ailleurs.

La lecture de la nouvelle édition de celui de Bayonne montre qu'à peu près tout reste encore à faire à son sujet: une transcription rigoureusement fidèle et au besoin expliquée de l'original, une traduction complète des textes, un glossaire complet de tous les mots latins, gascons, ou même basques (sans s'astreindre à une traduction des toponymes, basques et autres, qui est un exercice ardu et souvent aléatoire quant aux résultats, et un tout autre travail, il y a par exemple des surnoms basques dans les textes du cartulaire, repérés du reste depuis longtemps), et des index onomastiques distincts (anthroponymes, toponymes) et complets, avec la localisation la plus exacte possible des lieux cités. Que des travaux spécifiques d'analyses et commentaires de spécialistes viennent s'y ajouter au cours de journées d'étude appelant publication complémentaire, comme cela vient de se faire pour le cartulaire de l'évêché voisin de Dax, c'est non seulement souhaitable mais nécessaire. Et ceci dans la confrontation du cartulaire bayonnais avec ceux de Sorde et Dax en tout premier lieu, mais aussi ensuite ceux des anciens évêchés plus éloignés, béarnais et gascons.

Jean-Baptiste ORPUSTAN

Professeur des Universités honoraire (Bordeaux III)

(Septembre 2003)